

Texte 1. Introduction à une discussion approfondie sur l'éducation anti-autoritaire (a.a.e.). (16 p.).

Ce texte a été mis en place le 19/11/24

Cliquez sur le chapitre que vous souhaitez lire.

Contenu

| | |
|--|----|
| Polyvalent | 1 |
| Conclusion de cette ambiguïté : | 6 |
| Le couple autoritaire/soumis. | 8 |
| Conclusion : | 9 |
| Marxisme et autoritarisme. | 9 |
| “Le système social-chrétien est :..... | 12 |
| Sagesse éducative. | 14 |
| Sophistique | 16 |

Polyvalent

L'éducation est un mot ambigu : certains l'interprètent de telle façon, d'autres de telle autre. Nous partons ici de la notion intuitive, qui peut être décrite comme la transmission de la culture en tant que moyen de formation, “Autoritaire” a une couleur d'esprit : autoritaire et inflexible, disons. Le terme “antiautoritaire” désigne donc le refus d'être soumis à une telle chose, voire de la faire soi-même. Voilà pour les significations générales. Maintenant, les significations spécifiques, qui s'ajoutent aux significations précédentes bien définies. Comment les résumer ?

- L'éducation “antiautoritaire” signifie, par le biais d'une éducation qui encourage l'autodétermination (c'est-à-dire la détermination de soi au moyen de soi : de sorte qu'il faudrait dire en réalité “se déterminer” (“soi” étant le premier sujet, le second objet)), l'élimination des excès.

- Toute la question est maintenant de savoir ce que signifient “autodétermination” et “domination superflue”. Réponse : ces termes proviennent de la fusion du mouvement étudiant et de l'éducation collective.

Collectif (collectivité, commune, colonie (ce dernier terme étant facilement péjoratif !)) signifie un groupe de personnes partageant les mêmes idées et travaillant ensemble (vivant ensemble si nécessaire) à une tâche socialiste,

mais de telle manière que seul un petit nombre de membres constitue le groupe.

Exemples : le type soviétique (N.K. Kroepkaya, A.S. Makarenko, qui préconisaient des “communes”, des colonies pour les enfants négligés), le kibboutz israélien (teinte est-européenne), l'école Summerhill (A.S. Neill : démocratie directe à l'école). Par “mouvement(s) étudiant(s)”, on entend le mouvement porté par les étudiants (du secondaire), se manifestant par la contestation (actions de protestation en rapport avec l'université et l'école, mais aussi les blocages non universitaires et non scolaires (réforme de l'enseignement, politique internationale), porté par un refus sous-culturel et anti-culturel (le grand refus' ' de la société établie et de la “Herrschaft”, la règle (superflue) qui y règne, le tout à l'échelle mondiale).

Sous-culture” : partie d'une culture globale ; “anti-culture” : partie d'une (super)culture qui s'oppose à la culture établie. Underground “, “ Beat “, “ Hippie “, “New Left “.

Vers 1955, le mouvement étudiant se met en place ; vers 1965 commence la phase spectaculaire (surtout 1968) ; à partir de 1970 suit la phase de dispersion.

La Nouvelle Gauche forme l'idéologie, c'est-à-dire la doctrine qui lie le groupe en tant que tel et qui est néo-marxiste (surtout la Frankfurter Schule) Rousseau, Kant, Feuerbach, les hégéliens de gauche, Marx, Freud, Heidegger, - ce sont les inspirations du mouvement de pensée. Herbert Marcuse, Max Horkheimer, Erich Fromm, Theodor Adorno sont surtout les théoriciens. Pour eux, le marxisme est considéré comme le prolongement des Lumières (Locke, Hume : Eng. ; Voltaire, Rousseau : Fr. ; Wolff, Kant : Dt ; en Angleterre plutôt scientifique, en France plutôt social-révolutionnaire, en Allemagne plutôt profondément spéculatif) : l'être humain responsabilisé qui se détache du dogmatisme, de l'excès d'autorité, souffrant de culpabilité, est central.

Le marxisme est la fusion de l'économie anglaise et du socialisme français, mais avec un fondement philosophique allemand, c'est-à-dire sur une base dialectique. La “dialectique” est ici une vision de la réalité et de l'humanité qui place la création et le développement au centre, mais de telle sorte que (pas de providence planificatrice, mais) une puissance autoréalisatrice indéfinie (avec Hegel “dieu”, avec Marx “matière”) contrôle ce mouvement, sous forme de discours contre et de dialogue.

- Le néo-marxisme est également critique de la culture, de la psychologie sociale (en profondeur) - en appliquant socialement la psychanalyse de Freud - et est plutôt anarchiste.

Berlin 1968 : “Le Conseil d’action pour la libération de la femme (Aktionsrat zur Befreiung der Frau) décide d’utiliser des magasins vacants pour créer des communes d’éducation des enfants. Voici le début officiel de l’a.a.e. Depuis lors, a.a.e. est devenu un mot à succès. Résultat : l’ambiguïté ! Cette ambiguïté peut être résumée en deux mots-clés : le but non-directif, le but permissif.

Claartje Hülsenbäck, Jan Louman, Anton Oskamp, Het rode boekje voor scholieren, (Le petit livre rouge pour les écoliers), Utrecht/ Antwerpen, Bruna, 1970, est typique sur bien des “pages de la vision permissive, avec des “permissions”, des permissions pour bien plus que ce que les sociétés archaïques, respectueuses des lois et des traditions autorisaient : l’action, le sexe (solo, duo ; homo-hétéro, bi-sexe !), les stimulants (consommation de drogues), l’objection de conscience et/ou le service de protestation, Dolle Mina (‘Boss in your own tummy’ ladies !), sont au programme.

Par exemple : “Des distributeurs automatiques de préservatifs devraient être disponibles à l’école. “(97) “Si l’école ne veut pas, l’une d’entre vous peut ouvrir un magasin de ce genre de choses”. (97) Ou encore, “ Dans notre société, les petits enfants n’ont guère l’occasion de jouer à des jeux sexuels entre eux “ (91) ! La “notion d’action” inclut précisément “le sexe, l’usage de la drogue, l’objection de conscience, la Dolle-Minaship”. Tout cela est justifié en pointant l’argent (soupir), l’inégalité, la concurrence, l’autorité (à la maison, à l’école et au travail, dans la vieillesse) et le fascisme de la société “ établie “. Et l’“autorité” est définie comme la répartition des rôles entre les “locuteurs” (à la maison : père, mère, oncle/tante, voisins ; à l’école : directeur, proviseur, professeurs ; au travail : patron, chef, directeur ; à la vieillesse : médecins, personnel, soignants) et les “silencieux” (à la maison : enfants ; à l’école : élèves ; au travail : employés ; à la “vieillesse” : personnes âgées). Cette dualité (simpliste, mais écrite en noir et blanc) définit l’“autorité”, la “règle” .

Des tendances non directives peuvent être trouvées, au niveau de l’andragogie, par exemple dans les groupes dits de formation (groupes T) ; le libre cours freudien (1895), autorisé aux pensées, représentations, sentiments, etc., est conçu par Kurt Lewin (1946) de manière groupale et bientôt pratiqué à la fois verbalement (en parlant librement) et non verbalement (en agissant), parfois de manière industrielle-commerciale (dans

les entreprises), d'autres fois de manière ludique (groupes de croissance "de rencontre").

Tout cela est justifié par la proposition suivante : l'"authenticité" (que quelque chose, un sentiment par exemple, est réellement (authentiquement) "mien" ("Je.meinig.keit", dirait Heidegger), que quelque chose est votre "meines") est réduite, voire tuée, et mutilée en hypocrisie par le contrôle de soi sur la base de règles morales de conduite.

L'idéal apollinien de la maîtrise de soi est ici remplacé par l'idéal dionysiaque de l'indulgence, pour reprendre le couple de mots de Friedrich Nietzsche. Ou, avec H. Marcuse : le Logos (qu'il comprend à sa manière : accent unilatéral (uni- ou unidimensionnel) sur l'accomplissement, le rendement, l'ordre rationnel) remplacé par l'Eros (compris comme vie spontanée, créativité, société, indulgence envers soi-même). On peut voir que la dualité "rationalisme/romantisme" est à l'œuvre ici. En fin de compte, il n'y a pas tant de différence entre les permissives et les non-directives. Les transitions sont fluides. Les deux tendances remettent en question la moralité archaïque et classique. La "morale" est toujours déformée en hypocrisie ("On prêche ce que l'on ne pense pas soi-même") ; on exécute, consciemment, ce que l'on ne pense pas, un(der)consciemment". En prenant cette caricature de la morale (établie) - il n'y en a pas vraiment d'autre qu'une établie, sauf l'utopique ! - on adopte une position tactiquement (= rhétoriquement) forte qui peut fonctionner comme une démagogie, surtout auprès des jeunes et aussi des adultes déracinés qui cherchent un "point d'ancrage" et se morfondent dans la société hautement industrielle et sa "règle". Ces caricatures, qui contiennent apparemment une dose de vérité (et encore, une dose de négativité), ont insécurisé de nombreux enseignants, autorités, prêtres.

L'éducation anti-autoritaire est quelque part "socialiste". Le terme "socialisme" est un mot à succès et donc ambigu. Mais choisissons une classification, aussi improbable soit-elle : le "socialisme" (= collectivisme) est un système économique ayant deux objectifs

(i) la propriété des moyens de production (usines, terres, etc.) doit être entre les mains d'une certaine forme de "communauté" ;

(ii) la régulation de l'ensemble du système économique doit être entre les mains d'une certaine forme de "communauté" (la production et la distribution sont retirées de la soi-disant "économie de marché" et deviennent des "économies dirigées").

Le communisme va plus loin : à l'exception des moyens de production (voir (i) ci-dessus), tous les biens sont indistinctement communalisés ("socialisés") en fonction de leur possession et de leur utilisation, tandis que leur gestion est confiée à une communauté.

Ainsi, le socialisme est un communisme modéré ou le communisme est un socialisme radical. C'est pourquoi les termes sont si facilement interchangeables, surtout chez les personnes qui ne pensent pas logiquement de manière stricte. Nous venons de dire "entre les mains d'une communauté quelconque". En effet, il y a là des variantes : après tout, qu'est-ce que la "communauté" ? Ce mot aussi est ambigu. Voici une classification :

a/ Le marxisme ("Sozialdemokratie", "socialisme scientifique" sont deux autres appellations) entend par "communauté" la société, les citoyens de l'État à la tête duquel se trouve un gouvernement démocratiquement élu (la démocratie dite politique disparaîtra avec le temps pour faire place à une démocratie économique et sociale) ;

b/ le socialisme d'État (étatisme) comprend la "communauté" comme l'État classique (politique) ; il veut donc rester une démocratie politique ; le deuxième point, l'économie dirigée, est au programme ; le premier point, le transfert de propriété à la "communauté", n'appartient pas en principe au socialisme d'État ; conclusion : on entend ici la communalisation (socialisation) ;

- A l'époque, une variante était le socialisme agraire ou des champs, qui va un peu plus loin, notamment en voulant comprendre la terre et la propriété ;

- Le socialisme d'État est au fond un socialisme réduit ou partiel, en ce qu'il ne considère comme essentiel que le point (ii) de l'économie dirigée ;

c/ L'anarchisme comprend la "communauté" non pas comme la société des "citoyens" (social-démocratie ou marxisme), ni comme le gouvernement de l'État (socialisme d'État), mais comme des groupes de travailleurs, en principe indépendants de la société et de l'État, qui se constituent soit territorialement (par exemple, les municipalités), soit économiquement (par exemple, la communauté des affaires) :

- une variante est le syndicalisme qui comprend par groupe de travailleurs le syndicat et exige ainsi que les syndicats deviennent les possesseurs des moyens de production et les dirigeants de l'économie.....

Conclusion de cette ambiguïté :

La “communauté” est soit la société (l’ensemble des citoyens, d’où la socialisation), soit l’État (compréhension), soit le(s) groupe(s) de travailleurs (regroupement, syndicalisation).

L’anti-autoritaire rejette à la fois le système féodal (les propriétaires terriens contrôlent la propriété et le marché libre) et le système capitaliste (la bourgeoisie principalement industrielle domine la propriété et le marché libre, y compris sous la forme néo-capitaliste, caractérisée par l’accumulation de capital et de pouvoir dans des trusts, des multinationales, etc. et par l’intervention de l’État en leur nom) et le système fasciste (sans parlement, soutenu par l’armée, domination d’un parti unique, qui va de pair avec le féodalisme et le capitalisme). C’est pourquoi le communiste d’Europe de l’Est est abhorré à cause de la terreur stalinienne du parti unique, de sa dictature et de son dogmatisme, ainsi que du capitalisme (resp. néo-capitalisme) des États-Unis et de l’Euromarché, pour construire un socialisme planétaire, sans État ni communisme (non totalitaire).

Si l’on demande Où se trouve le socialisme aujourd’hui, nous répondons, avec J.F. Revel, *La tentation totalitaire*, Paris, Laffont, 1976, qu’en fait il n’existe nulle part de véritable société socialiste, mais seulement des fragments, fascisés ou non (par le communisme) - par la soi-disant dictature du prolétariat, et avec de grands inconvénients à plus d’un point de vue.

- Le mouvement étudiant, la nouvelle gauche, le gauchisme (à distinguer de la gauche), est resté beaucoup plus lui-même aux USA (parce que là on ne veut pas se débarrasser des inconvénients de la liberté économique (et sociale et politique), qui, pour l’instant, profite toujours aux plus forts et aux plus intelligents, en détruisant cette liberté elle-même (ce que prônent toujours les totalitaires de gauche et de droite), mais en l’aseptisant, dans ses effets et ses conséquences) ; En Europe, cependant, le gauchisme a été presque immédiatement absorbé par le trotskisme, le stalinisme et le maoïsme.

- Amada, par exemple, est maoïste (Kris Merckx, surtout l’idéologue Ludo Hartens). Amener les masses au communisme est la tâche, par, parmi les travailleurs, avec les travailleurs, pour préparer la révolution (et seulement la révolution, et ceci violemment conçue) et la réaliser partiellement comme seul moyen d’éliminer le (néo)capitalisme, le fascisme et le stalinisme russe. L’Albanie et la Chine en sont les meilleurs exemples. Ce ne sont pas des pays impérialistes (superpuissances) comme l’Union soviétique où, par la concentration du pouvoir sur l’économie, le capitalisme a été restauré, avec

pour conséquences l'oppression vers l'intérieur et l'agression vers l'extérieur. Un régime socialiste basé sur l'armement général de la classe ouvrière, tel est l'objectif. La dure leçon de l'histoire est que la violence, et seulement la violence, mais une violence justifiée par le socialisme, est l'arme de la libération de l'oppression par les petits exploités du grand capital. Mao dit que, pour construire une société planétaire non-violente, seule la violence est efficace, dans la mesure où le capital ne cédera que par la violence. Les escadrons de combat, les milices privées, l'intimidation, - tout cela est justifié comme moyen pour atteindre la grande fin.

- On connaît le collectif des médecins de Hoboken (Merckx, Leyers), une cellule du maoïsme. Cf. Clarté. Leyers n'a pas tenu bon parce qu'il considérait le marxisme comme une simple perfection intellectuelle de lui-même (la théorie !), et non comme une praxis révolutionnaire (avec tous les sacrifices que cela impliquait).

- En ce qui concerne les communes, voir J.van Ussel, inl. Het Communeboek, (inl., Le livre des communes), Utrecht/ Anvers, 1970. "Pourquoi tant de communes disparaissent-elles ? En partie pour la même raison que celle qui explique l'échec des mariages : une mauvaise préparation, des personnes vivant ensemble qui ont trop de problèmes pour être aptes à une cohabitation plus ou moins harmonieuse avec d'autres, un manque d'entente entre partenaires et des attentes trop élevées. De même, dans certaines communautés, on constate la même chose que dans les mariages, à savoir que l'on sombre dans un état de léthargie, que c'est un ou quelques membres qui doivent tout faire, tandis que les autres laissent pourrir les choses. (...) La réussite d'une commune est également plus difficile. Le mariage est précédé d'un certain nombre d'étapes préparatoires, la présentation, l'accord pour se marier ensemble, les fiançailles et le début solennel. Cela oblige les personnes concernées à réfléchir à ce qu'elles font. De plus, avec le mariage, tout est plus ou moins fixé dans des normes, des règles et des coutumes, alors qu'une commune risque de sombrer dans l'anomie (= absence de lois), dans un marasme de représentations idéales étrangères au monde.(...) On sait que les communes à caractère religieux fonctionnent mieux que les communes fondées sur des idéaux politiques et économiques. Il est également remarquable que les communes avec un type de leader clair s'en sortent bien après le départ des membres non conformes et tant que le leader remplit sa fonction. En revanche, toutes les communes avec un leader ont cessé d'exister dès que cette figure a disparu" (pp. 26/27).

- Dans notre cas, les étudiants vivent en communauté pour réduire la solitude et la longévité. Les diplômés et les actifs le font pour des raisons similaires et aussi pour partager les tâches (baby-sitting, soutien scolaire, réparations d'entretien de l'environnement).

Géographiquement, ils se sont déplacés des grandes villes vers les petites, des motifs politiques, religieux complètent les motifs précédents. On pense à ce qu'on appelle le revivalisme (mouvement de réveil) comme les jeunes de Jésus, les chrétiens pentecôtistes (version catholique : mouvement charismatique). Les rénovateurs monastiques veulent aussi aller dans ce sens (parce que le monastère traditionnel est en déclin).

- Aristote dit (Eth. Nik. : 6) que les gens ne cherchent pas le bien en soi mais le bien réalisable ('prakton agathōn'). Même Platon s'est rendu compte que sa Platonopolis restait une utopie sans les conditions de réalisation. Appliquons-nous cette sagesse antique à la commune-rage actuelle : elle est utopique, tant qu'elle n'est pas établie ; elle est sujette à tous les défauts humains, dès qu'elle est établie ! Et surtout : sans règles de conscience et sans autorité, elle ne sera pas viable, réalisable comme tout ce qui a existé auparavant comme forme de société. Eh bien, la vie dionysiaque est par définition une vie sans conscience et sans autorité. Le démocrate dionysien parviendra-t-il à établir une communauté solide de manière non directive, oui, permissive ? Nous attendons et voyons ! Définir la commune comme une communauté vivante sans relations d'autorité formelles est utopique, la réaliser est autre chose.

Le couple autoritaire/soumis.

- Centrale, bien sûr, dans l'a.a.e. est cette systémique ! Appréciation pleine de préjugés de la domination, de l'autorité, du pouvoir, de la force ; compréhension simpliste du fait que le blanc et le noir divisent l'humanité en bons et méchants, autoglorification et mépris des autres qui sont différents ; surtout division de l'humanité en forts (qui sont bons) et faibles (qui sont mauvais) sur l'échelle sociale (haut, bas), - voici la personnalité autoritaire ! Une volonté constante d'attaquer les faibles, la volonté de compétition, un sens strict de l'ordre, le traditionalisme, le conventionnalisme, la volonté de punir ceux qui sont différents - voilà d'autres caractéristiques.

- L'éducation autoritaire engendre la triade névrotique, selon Caruso, de la peur, de l'agressivité et de la culpabilité,

- Il est certain que la névrose est triple : la neurasthénie, qui dépend de la conscience (inconsciente) de devoir jouer un rôle qui dépasse ses capacités, oui, qui les épuise (névrose de fatigue).

- Sur cette névrose de base se greffent alternativement deux autres névroses :

(i) la psychéasthénie, qui tourne autour d'un rôle que l'on ne peut pas gérer, que l'on n'ose pas gérer, que l'on ne veut pas gérer, sur la base de doutes sur soi-même sur son propre droit à jouer ce rôle (insécurité, peur, névrose d'autorité, qui alterne entre peurs exagérées de la conscience et rébellion contre les règles de la conscience et de l'autorité) ;

(ii) l'hystérie, qui tourne autour du rôle élevé, trop élevé, que l'on ne peut pas assumer, que l'on n'ose pas jouer, mais que l'on joue néanmoins au moyen d'actions de substitution qui prétendent que l'on peut assumer le rôle, que l'on ose le jouer : d'où les nombreux événements fallacieux, théâtraux, extravagants voulus que les hystériques fournissent à leur entourage, par besoin d'attention et d'affection.

Conclusion :

la seconde, la névrose psychasthénique, crée l'être humain soumis dans son dérèglement. Les anti-autoritaires affirment que

(i) le familialisme (avec son paternalisme ou sa tendance à surpaterniser et mater) et

(ii) le capitalisme (avec son besoin de modèles formés, purement fonctionnels, qui exécutent ce qui est dicté) alimentent cette névrose. D'où leur ruée contre la famille et l'entreprise telles qu'elles sont comprises par l'establishment. Et contre l'école qui est structurée de manière paternaliste-capitaliste : cette école n'engendre que des personnalités faibles, oui, psychasthéniques, bourrées de peur(s), de culpabilité, de tendances à l'attaque, en un mot de "sujets" 1.

Marxisme et autoritarisme.

La fusion de la dionysique freudienne, qui vit sans règle ni autorité, veut établir des communes non directives et permissives, avec la dialectique marxienne pose un problème : l'eau et le feu sont-ils fusibles ? P. Stark, Herbert Marcuse/ Karl Popper, *Sociale revolutie/ sociale hervorming* (Révolution sociale/ réforme sociale), Baarn, Wereldvenster, 1971, 34v.

"Socrate dit quelque part (...) 'Je sais que je ne sais rien, et même cela à peine (...) Socrate disait aussi qu'un homme politique ou un homme d'État

devait être sage. C'est ce qu'il voulait dire : Un homme politique doit, plus encore que les autres, être conscient de son ignorance. Car il a assumé une lourde responsabilité ! (...)

Je suis d'accord avec Socrate. Et c'est ici que je peux le mieux formuler mon principal reproche à l'encontre de tous les marxistes modernes comme ceci : les marxistes pensent qu'ils savent beaucoup de choses. Ils manquent de modestie intellectuelle. Ils font étalage de leurs connaissances et de leur terminologie impressionnante. Ce reproche ne s'applique pas à Marx ou à Engels. Ils étaient de grands penseurs originaux, avec des idées nouvelles, parfois difficiles à formuler. (...)

Mais j'accuse les marxistes révolutionnaires modernes de faire de grands discours et de chercher à nous impressionner avec peu d'idées et beaucoup de mots. Rien ne leur est plus étranger que la modestie intellectuelle. Ils n'ont donc pas fait leur apprentissage chez Socrate, ni chez Kant, mais chez Hegel." Ainsi parle Karl Popper, le rationaliste critique, qui affirme que même les sciences naturelles (avec leurs formidables succès) ne consistent pas en une connaissance ferme et certaine mais en des hypothèses audacieuses (o.c. 35).

En d'autres termes, nos marxistes sont surtout des idéologues éloquents, mais très peu scientifiques au sens critique de ce mot. C'est précisément la raison pour laquelle ils ont tant de succès parmi les masses pour la plupart non critiques.

- La confiance en soi des marxistes a fait de grandes brèches dans le milieu catholique post-conciliaire, parmi les prêtres, les intellectuels, les enseignants religieux, etc. : l'Église a commencé à se sentir peu sûre d'elle, "en quête d'Église", "en chemin" ! C'est de la modestie, mais aussi de la faiblesse ! Notre communauté catholique n'est plus capable de prendre position ! Il y a partout des tendances multiples, des doutes sur sa propre identité, son propre rôle et sa vocation dans ce monde ébranlé, du découragement, de l'hésitation. La confiance en soi de l'intellectuel moderne sécularisé, y compris le marxiste, contraste fortement avec ce doute catholique sur l'identité, le rôle et la fonction !

- "Il existe, à toutes sortes de niveaux, dans tout l'Occident, une crise morale incompréhensible. Comme aucune institution traditionnelle ne peut mettre fin à cette crise, d'innombrables personnes commencent à se tourner vers d'autres institutions. Tout le tapage de la "magie noire" coïncide, après tout, avec la mode du bouddhisme zen, de "l'expansion de la conscience" sous

LSD sous la direction de Timothy Leary (...), de l'engagement politique extrême, de l'éducation anti-autoritaire.

Dans la même direction va la popularité croissante de sectes déjà existantes, comme les Témoins de Jéhovah, les anthroposophes, toutes les expériences de type Walden d'une certaine durée, l'Église mormone (...). Notez que cela ne dit rien sur l'éventuelle valeur intrinsèque de chacun de ces groupes marginaux. Il est seulement dit ici que les groupes marginaux semblent offrir une dernière prise à d'innombrables personnes qui ne peuvent plus accepter les églises, institutions et autorités morales établies. Il semble que le terme "anti-autoritaire", souvent utilisé dans le domaine de l'éducation, résume à peu près tous les phénomènes : les gens sont à la recherche d'une nouvelle autorité, d'un signe qui donne un sens à une époque de confusion et de désespoir total. Mais voilà que commence à émerger, même dans les milieux humanistes et académiques, une attitude inacceptable pour les victimes de la crise morale : une attitude anti-autoritaire qui admet qu'elle aussi n'a qu'une vision limitée.

On peut à juste titre s'en réjouir pour des raisons humanistes et scientifico-universitaires, mais il ne faut pas oublier que la masse de nos concitoyens n'est pas prête pour une attitude anti-autoritaire, qu'elle interprète négativement la perte de face des humanistes, tout comme en Belgique, par exemple, elle évalue négativement la perte de face de notre autorité morale par excellence, l'Église catholique, et s'enferme souvent dans une rigidité irréconciliable, comme par exemple nos "*Verontruste Ouders*". (Parents inquiets). Si "antiautoritaire" signifie l'abandon de toute norme directrice, alors le mouvement antiautoritaire laisse la voie libre à tout démagogue (fasciste), un phénomène que nous pouvons facilement observer dans le soi-disant "débat politique sur l'avortement". (Ainsi L. Geerts, Garlos Castaneda : *Tovenaar van beroep* (magicien de profession), in *Streven*, 41;6 (mars 1974), 577/578).

- Le léninisme, c'est le marxisme, mais interprété militairement. Les salariés veulent une redistribution des revenus sur une base juste, mais pas une révolution matérialiste-collectiviste à l'échelle planétaire. C'est pourquoi Lénine (1870/1924) a repensé et reforcé le marxisme sur le plan stratégique-tactique. La violence, surtout la guerre classique, la guerre A(toom)-B(actériologique)-C(hémisphère) et - c'est l'invention de Lénine - la guerre psychologique (perfectionnée par Staline, Mao, Castro ; aussi par Hitler, sont les moyens ! Le léninisme mine secrètement l'adversaire dans sa volonté de résister ! Faire en sorte que le peuple se méfie de ceux qui détiennent l'autorité

en les rendant suspects, tels sont “les” moyens ! Chiang-Kai-Tshek (“régime corrompu”) Salazar, Caetano (dictature) Diem (“corrompu”, “vendu” aux USA), Nixon (“corrompu” : Watergate), Thieu (“corrompu”), - France (torture en Algérie), Dubcek (“révisionnisme”), Chili (“coup d’Etat illégal”), Otan (“danger perpétuel de guerre”).

Nous ne prétendons pas que tous les cas énumérés sont sans tache - il n’y a pas de pouvoir établi sans tache, pas même et surtout le pouvoir léniniste - : nous soulignons la rhétorique (les techniques de persuasion qui sont “anti-autoritaires”, mais qui, en tant que moyens de manipulation, exacerbent la crise morale parmi nous).

- Dans un deuxième temps, cela devient une polarisation (“dialectisation” dit le jargon hégélien) : on attise les antagonismes (oppositions irréconciliables) ! Dans l’église (intégristes/progressistes), dans l’armée (officiers fascistes/de gauche), dans les universités (étudiants marxistes/modérés), dans les syndicats (révolutionnaires/ apolitiques)...

- Par exemple, il est surprenant que dans les milieux catholiques, la voie dite solidariste soit enterrée sous la rhétorique marxiste. Pas de conservatisme (l’ordre traditionnel), pas de libéralisme (système de concurrence), pas de marxisme (lutte des classes), pas de nationalisme (ethnocentrisme et nationalité), pas de socialisme national (racisme), mais le personnalisme (l’humanité comme communauté solidaire de personnes) était le fondement du catholicisme comme système social. Le nom “solidarisme” est apparu en France (1852), sous la plume de Pierre Leroux, pour s’opposer au socialisme marxiste.)

“Le système social-chrétien est :

(1) un système économique privé dans la mesure où ce titre le délimite contre le socialisme communiste ;

(2) un système ouvrier, qui considère le travailleur comme la principale cause de la prospérité nationale, et qui est exempt de tout parti pris mercantiliste ou physiocratique ;

(3) un système de travail solidaire sur une base économique privée, en opposition au “système de liberté naturelle” individualiste. Ainsi Beinrich Pesch, *Das christlich-soziale System der Volkswirtschaft*, (Le système social-chrétien de l’économie nationale), au début du vingtième siècle.

- "Pourquoi notre église a-t-elle abandonné son sens de l'identité sociale au point de se lancer dans l'analyse marxiste des faits et de se renier immédiatement ? Le message solidariste, enrichi d'éclairages récents, offre encore une doctrine sociale nuancée et saine, conforme à la nature de l'Église.

- Leonor Ossa, "Die Revolution - das ist ein Buh und ein freier Mensch", (La révolution - c'est un bouc et un homme libre), Hambourg, Furche, 1973). Même le Concile de Chalcédoine, qui appelait Jésus à la fois Dieu et Homme, a cru devoir raser Jésus pour établir la justice sociale en Amérique latine ! Jésus est humain !

Seule une pensée purement humaine de Jésus peut fonctionner comme le libérateur des masses d'Amérique centrale et du Sud, la peur d'un monde invisible, rempli de puissances invisibles comme le Sacré-Cœur de Jésus, un arsenal de saints populaires, empêche l'autonomisation (individuation) et est un reste de la phase oedipienne et empêche l'analyse marxiste. - Que la religion, sous des formes bien définies, était et reste animiste-magique, mais que c'est là que réside la croyance au Ciel (Urmonotheismus) et que cela a toujours fonctionné comme correcteur social. Mais le marxiste ne voit pas cela, travaillant avec des concepts simplistes de l'histoire religieuse comme il l'est.

- Oui, notre doctrine religieuse et notre théologie se sont laissées voler la religion ! La "religion" est artificiellement opposée à la "foi" : la foi est une religion sécularisée, c'est-à-dire une religion "libérée" de la croyance au Ciel, de la conscience sacramentelle, d'un code éthique sur une base sacrée, de l'autorité ecclésiastique ! Ceci est transmis - non pas comme une des nombreuses opinions normales dans notre société pluraliste, mais - comme une nouvelle vérité à nos jeunes. Avec toutes les conséquences que cela implique : Dieu, resp. la Trinité comme créateur, le plan divin du monde, l'histoire sacrée, l'incarnation, la rédemption par et dans la résurrection, le Décalogue, ..., tout cela "est remis en question". On n'apprend plus, on se demande : "La religion a-t-elle encore un sens pour nous, sécularisés ?". Avec ces points d'interrogation, les jeunes devraient donc être capables de traiter les devoirs concrets. La névrose est-elle alors encore loin ? Les êtres sans identité sont voués à la névrose !

- Intellectuellement, notre religion, qui a pourtant prouvé pendant des siècles son rôle de levain dans la pâte païenne, est dégradée comme irresponsable pour le forum de la raison moderne (Kant, Hume) ; moralement, elle est avilie comme un opium socialement oppressif, de (ou pour) le peuple (Marx, Kant) ; émotionnellement, elle est jetée en suspicion comme l'infantilisation de l'individu (Freud).

L'opposition "Être suprême omnipotent et omniscient / homme impuissant et ignorant" est donc centrale. La soumission est la principale vertu : elle opprime socialement, elle mutile psychologiquement. Ceci, sans nuance, est transmis de manière simpliste à la jeunesse ! C'est en fait l'athéisme dans sa triple critique ! - Ce faisant, on oublie, par exemple, que la magie, surtout la magie noire, a créé la religion autoritaire, mais pas la foi du Dieu du ciel, noyau de toute religion (digne de ce nom)...

Quand nos théologiens catholiques, nos enseignants ... oseront-ils le proclamer à nouveau et s'engager dans la réfutation ? Où s'est envolée l'identité religieuse de notre Eglise ? Notre identité catholique n'a-t-elle donc pas sa place dans une société pluraliste ? La "compréhension" de "cette terre" consiste-t-elle à accepter aveuglément ce que les dissidents, les autres croyants, disent (souvent sans arguments sérieux, souvent sans demi-vérités comme base) ?

Sagesse éducative.

Strasser définit la relation parentale comme la synthèse entre diriger (Führen) et laisser grandir (Wachsenlassen), enracinée dans la praxis parentale pré-scientifique. Pas de "fatalismus", pas de "transzendental Freiheit" (transzendental = englobant), mais la fusion des deux, dit Herbart, définit l'éducation. C'est l'identité pédago-andragogique catholique. L'éducateur est un auxiliaire (subsidiarius) dit la pensée scolastique du Moyen Âge ; il ne se substitue pas à l'enfant ou à l'adulte à éduquer. L'a.a.o. nous rappelle le caractère unilatéral de la représentation en corrigeant notre synthèse. - Ou comme le dit dialectiquement G. Snyders, *Pédagogie progressiste*, 1971 : le rôle de l'éducateur, armé de tons et d'exemples, de normes, d'autorité, de sanctions si nécessaire, - oui mais aussi d'un regard sur l'unicité de l'enfant, d'un sens de son auto-efficacité, de son initiative, de sa participation et de son intérêt. Fusion de l'éducation classique et nouvelle, mais pas de normes hostiles à l'autorité : l'ivresse dionysiaque ! - Pourquoi ne pas adresser cette synthèse élémentaire aux anti-autoritaires ? Ils ne sont sûrement pas, dans le pluralisme, la sagesse unique, mais une seule opinion !

Les critiques de l'a.a.e. vont, au fur et à mesure que le temps avance et que l'établissement de l'a.a.e. nous montrera, au lieu de l'utopie, avec son idéologie (c'est-à-dire sa description scientifique factice), les résultats réels. C'est ainsi que l'on apprend qu'un certain R. C. Robertiello, psychiatre à New

York, s'occupant avec acharnement de patients d'une vingtaine d'années, est arrivé à la conclusion que le syndrome d'échec devient la caractéristique marquante des produits de l'éducation nouvelle (et, entre autres, déjà non directive, oui, permissive). Des êtres sympathiques, doux, désinhibés, capables de contacts avec le sexe opposé, etc. !

Mais une fois qu'ils ont quitté le foyer parental, qu'ils se sont lancés dans le monde dur et impitoyable des affaires américaines ou même des institutions supérieures, ils se révèlent remarquablement sans défense : ils se sentent impuissants, voués à l'échec.

- La raison, dit R., est la nature non ludique du monde réel pour les personnes qui ont été élevées de façon ludique. Non mortifiés, non habitués aux limites, ils s'enroulent sur la vie "réelle" dure comme le roc (le soi-disant principe de réalité de Freud !).

- Le Dr Robertiello insiste sur deux points fondamentaux de la thérapie :

(i) le contact intime, corporel et humain de la mère avec l'enfant (les mères indiennes portent leurs enfants attachés à leur dos jusqu'à deux ans ; - cela donne aux petits Indiens une sécurité, un sentiment de sécurité, de sorte que la peur devient pratiquement impossible, dans cette toute petite enfance, et, aussitôt, la base de la névrose ; nos mères "modernes" les laissent souvent seuls ou entre des mains étrangères avec les conséquences) ;

(ii) à partir de la deuxième-troisième année, la mère doit progressivement et doucement lâcher son enfant, physiquement et psychologiquement, mais de manière à ce qu'il apprenne à exécuter la volonté de la mère (du père), si nécessaire par un commandement autoritaire explicite, et/ou une interdiction ; ceci afin de ne pas laisser se développer une fausse image ludique de la réalité dans l'esprit immature et naïf de l'enfant ; Il devrait accomplir des tâches le plus tôt possible et, à partir de la dixième année, apprendre à gagner de l'argent de poche en faisant son propre travail, de sorte qu'à l'adolescence, il puisse apprendre à avoir sa propre image (coiffure, chambre avec des décorations d'adolescents, choix de vêtements, chaussures mais aussi son propre argent de poche (suffisant)), à l'exception du "droit" aux mauvais compagnons (surtout entre douze et dix-huit ans). Hagen considère que l'enfant doit avoir le droit de s'amuser. Douze et dix-huit ans) le Dr R. ne considère pas l'adolescent capable de résister à la déchéance par association avec de mauvais camarades ; au besoin par des moyens très sévères, le parent doit réagir, dit-il) et aussi au tabagisme (qui doit être strictement interdit.) Cela semble conforme à la sagesse éducative de tous les siècles. Si le compte-

rendu des vues de Robertiello est correct, alors il s'agit d'une première critique de l'a.a.e. comme démocratie dionysiaque, comme démocratie ludique.

Sophistique

L'étude comparative de l'a.a.e. actuelle par rapport à la sophistique grecque est particulièrement fascinante. Ce mouvement, issu de la grande crise de la religion grecque antique et de la philosophie présocratique (conception ionique de la matière, nominalisme parménidien (= la conviction que la nature spécifique des choses concrètes n'est qu'une étiquette (nomen, nom) par rapport à l'Unité mystique du monde), mobilisme héraclitéen (= la conviction que l'Unité mystique du monde), le mobilisme héraclitéen (= la conviction que tout est instable et purement changeant), le matérialisme et l'hédonisme démocrites (la morale du plaisir), toutes ces vues comme base du scepticisme, du doute, de tout ce qui est supérieur et sacré à tout ce qui est ancien et transmis) ressemblent à ce qui s'est développé chez nous depuis les lumières des XVII-XVIII siècles jusqu'à nos jours.

A l'opposé se trouvaient les pythagoriciens, Socrate (bien qu'hésitant et à moitié, Aristote, la Stoa (également hésitant et à moitié), les théosophies de l'antiquité tardive (néo-pythagor., néo-platon. mais alors panthéistes ; - l'Eglise a également pris position contre le scepticisme, mais biblique (croyance en Yahvé, resp. la Trinité). C'est sur cette base que s'est développée la Patristique, puis la Scolastique.

- La crise post-conciliaire peut être décrite comme un sophisme subtil du catholicisme. L'Église va-t-elle maintenant aussi surmonter la crise ? Stat sacrum, dum volvitur orbis : le sacré se tient, le monde périt !

A. T'Jampens
1970